

Dans le cœur de Grignan tu répandais le tien :
 Tes lettres font ta gloire et font notre entretien,
 Ce qu'on cherche sans fruit, tu le trouves sans peine.
 Que tu m'as fait pleurer le trépas de Turenne !
 Qui te surpassera dans l'art de raconter ?
 Ces portraits d'une cour qu'on se plaît à citer
 Se retracent chez toi bien mieux que dans l'histoire ;
 Ces héros dont ailleurs je n'appris que la gloire,
 Je les vois, les entends, et converse avec eux.

Par A. M. G. FAURE.

—oooo—

F A B L E .

Le Voyageur et la Mule de Louage.

Ceux qui débutent par un style sublime, se voient souvent obligés de le faire ramper dans la poussière.

Certaine Mule de louage, s'étant bien gorgée de paille et d'avoine, quitta le logis, et se mit à trotter si bon train que le voyageur pouvait à peine la retenir. Il crut qu'il allait faire sa demi-journée en un instant ; mais à quelques pas de là, la trompeuse bête commençait déjà à ralentir le pas. Le serait-elle par malice ? hu !... tu t'arrêtes ?... peut-être qu'en faisant jouer l'éperon ?... rien qui vaille. Je crains fort un casse-cou... voyons cette bague qui est légère encore moins... employons donc l'aiguillon. Quoi ! serait-elle déjà fatiguée ? mais la voilà qui rue... mord, et se mutine contre son cavalier. Oh quel saut ! quel coup ! Piquons donc des deux... pas plus avancé. Au secours ! que le diable t'emporte ! la voilà enfin par terre... fort bien ! et c'est toi qui te mêlais de trotter ? que la gourme t'enlève ! je le désire. Je ne me fierai plus de ma vie à une Mule qui débute par de telles prouesses. S'il m'arrive, depuis cette aventure, de voir un auteur s'annoncer avec un emphase sublime, je dis à l'instant même, écoute, l'ami, prends garde de te trouver dans l'état ignominieux de la mule de louage.

—oooo—

BERNARD ET MOUTON.

Il y a bien des choses que l'on m'a gâtées. Les poètes élégiaques ont mis tout homme qui se respecte dans nécessité de ne plus aimer la lune que tout bas, et de se cacher pour regarder couler l'eau. Il y a une petite fleur que l'on appelle pensée, que les nomenclatures des jardiniers disent : Violette tricolore. Cette petite fleur, si connue, a des pétales des plus riches nuances de violet et du velours le plus fin. Pour aucun prix, je ne laisserais fleurir une pensée sur ma terrasse. Il m'est impossible de séparer dans mon esprit cette pauvre fleur des plates allusions dont elle a été l'objet. On n'a pas moins abusé de la rose ; cependant elle a triomphé des poètes. On a plus encore abusé du chien. On en a fait une foule de récits ; rien n'est commun, dans ces narrations, comme de voir un chien deviner, à l'air contrarié de son maître, que celui-ci voudrait bien avoir 27 francs 10 sous ; le chien part comme un trait, et, au bout d'une demi-heure, apporte la somme désirée.

Une autre chien entend que l'on se permet au sujet de son maître quelques propos indiscrets ; il suit l'insolent, passe les barrières, le mord au coin d'un bois, et revient apporter, en signe de victoire, un lambeau du pantalon du calomniateur.

D'autres calomniateurs ne se sont pas contentés de faire d'étranges fables à propos des chiens ; ils les ont forcés, à force de coups, à devenir savans ; ils les font marcher sur deux pattes, faire le mort, manier un bâton en guise de fusil ; jouer aux dominos, dire l'heure qu'il est, distinguer les couleurs. Un Allemand avait dressé le sien à dire papa.

Rien de si fréquent que des scènes grotesques à propos de chiens plus ou moins savans. Un homme, dans une soirée de bonnetiers, amène son chien.

Quand on dit un chien, en général, sans désigner spécialement son espèce, il va sans dire qu'il est question d'un barbet ; de même que lorsque vous parlez d'un soldat de l'empire, l'esprit se représente tout d'abord un grenadier de la vieille garde avec la longue capote et le bonnet incliné en avant.

— Pst ! pst ! Médor ? Médor ?

Médor arrive, la tête basse, la queue entre les jambes, car il sait très-bien qu'il va travailler.

— Allons, Médor, faites le beau, faites le beau !

Faire le beau, consiste à se mettre debout. Médor reste planté sur ses quatre pattes.

Son maître accentue davantage son ordre et passe graduellement par des intonations successives, jusqu'à celle de la plus véhémement colère.

Le chien se sauve sous le lit.

Les menaces, les cris, ne peuvent le faire revenir ; le maître se radoucit.

Allons, Médor, mon bon Médor ! venez baiser ce maître, vous aurez du sucre. Viens, mon petit Médor.

Le chien arrive en rampant, le maître le caresse. Un moment le pauvre animal reprend sa gaieté, ses yeux s'animent ; il bondit jusqu'au visage de son tyran pour le lécher.

Celui-ci, qui a renoncé à lui faire faire le beau, veut au moins qu'il fasse le mort.

Allons, Médor, faites le mort. Le chien rampe de nouveau, ses yeux s'éteignent, il tremble de frayeur.

Faites le mort ! faites le mort !

C'est étonnant ! il le fait si bien d'ordinaire.

— Médor, faites le mort !

— Ah ça ! vas-tu faire le mort ?

Le maître lève la canne, le chien s'en fuit ; un homme ou un hasard bienveillant a laissé une porte ouverte, il va attendre son maître dans la rue, à la pluie.

Pauvres diables ! qui ne peuvent pas se contenter de l'intelligence naturelle du chien et de son affection, plus précieuse mille fois que son intelligence ! Le chien, le seul ami, le seul qui n'exige pas que son ami ait raison pour prendre son parti, le seul qui ne renferme pas son ami dans les limites plus ou moins étroites qu'il s'est fixées à lui-même ; si doux, si soumis pour son maître ; si brave, si impitoyable pour le défendre !

Voici l'histoire d'un chien et d'un homme, de deux amis qui s'aimaient également ; ce qui n'arrive jamais dans les amitiés humaines, où il n'y en a qu'un qui est l'ami de l'autre.

Bienheureux quand l'autre n'est pas son ennemi ! Et alors c'est l'ennemi le plus dangereux, le plus inévitable qu'on puisse avoir... C'est un ennemi qui vous tuera après une lente agonie.

Mes deux héros avaient une assez grande ressemblance ;